

COMMENT LE NEUTRE MOBILISE-T-IL LA COLÈRE ?

Dans le cours que Roland Barthes consacre en 1977–1978 au Collège de France à la catégorie du Neutre¹, on retrouve parmi les trente figures qui l'exposent de manière discontinue et aléatoire la colère. Ce rapprochement paradoxal entre le neutre et la colère – émotion fondamentale, étudiée par de nombreuses disciplines, des sciences de la vie aux arts et les humanités, et première, si l'on pense à la place qu'elle occupe dans la littérature et la culture occidentales² – m'intéresse ici pour une raison bien précise : le neutre entre dans le vocabulaire des affects avec la figure de la colère. Il sort ainsi de sa logique structurale pour rejoindre le domaine de la vie et des modalités du vivre.

Évoquant dans les préliminaires du cours le désir qui a été à l'origine de son travail, Barthes avance un terme qui nous surprend tant par son orthographe que par l'usage qu'il en fait. Ce terme est « patho-logie » : « Le cours existe parce qu'il y a un désir de Neutre : un *pathos* (une patho-logie ?) »³. On se demande bien évidemment pour quelle raison Barthes force ici l'écriture du mot « pathologie », pour quelle raison précisément il le divise en deux. Est-ce pour mieux donner à voir les différentes cellules de sens qui le composent ? Est-ce pour réinventer le lien sémantique entre « pathos » et « logos » ? À quoi sert, au fond, cette étrange orthographe ? Et que révèle-t-elle du Neutre ? Ici, dans la partie introductive du cours, Barthes reste silencieux sur les enjeux et les effets de son geste. Mais ailleurs, à un autre endroit, dans la séquence où il développe la figure de la colère, on en trouve une explicitation qui suscite tout autant de questions. Barthes y

¹ Roland Barthes, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977–1978)*. Texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, Paris, Seuil IMEC, 2002. La catégorie du Neutre apparaît dans les champs du savoir en France à partir des années 1950. Posé par Roland Barthes en 1953 dans *Le Degré zéro de l'écriture*, et déployée tout le long de son œuvre, jusqu'au cours dont il est question dans cet article, formulé par Maurice Blanchot comme la condition par excellence de l'acte littéraire, le neutre ne cesse de s'interpeller et de travailler la pensée et la sensibilité de l'homme contemporain. Il renvoie littéralement à ce qui n'est « ni l'un ni l'autre », mais change de sens et de signification, parfois complètement et radicalement, selon les contextes et les champs du savoir qu'il traverse.

² *L'Illiade* d'Homère, texte qui fonde en quelque sorte la littérature occidentale, pose et pense la colère dès dans sa première ligne : « Chante, déesse, la colère d'Achille... ». Pour l'importance historique, politique, littéraire de cette émotion, voir également Peter Sloterdijk, *Colère et temps* (traduit par Olivier Mannoni, Paris, Libella-Maren Sell, 2007), qui propose une analyse « politico-psychologique » de la culture et la civilisation occidentales à travers cette émotion ; Pierre Pachet (dir.), *La colère. Instrument des puissants, arme des faibles*, Paris, Autrement, 1997 ; Éric Gagnon, *Éclats. Figures de la colère*, Montréal, Liber, 2011 ; Gisèle Mathieu-Castellani, *Éloge de la colère. L'humeur colérique dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, Hermann, 2012.

³ Roland Barthes, *Le Neutre*, p. 38.

emploie le terme de « patho-logie » pour désigner « le discours qui s'occupe du *pathos* »⁴. Le tiret court (trait d'union et de séparation à la fois) a ici une fonction ambivalente : d'une part, il suspend, neutralise, refuse le sens médical du mot « pathologie », considéré fort dépréciatif, trop normatif, voire répressif ; d'autre part, il permet de récupérer et de réinvestir avec du sens le mot grec *pathos*, qui apparaît à Barthes beaucoup plus adéquat que les mots français « état » ou « affect » pour aborder la question de la colère :

Pour parler de cette figure [la colère], nous avons besoin de mots qui n'existent pas, ou qui existent mal en français : *état* (que nous emploierons cependant tant bien que mal) est trop abstrait : une manière d'être ? Cela renvoie plutôt à l'extérieur (style, silhouette) : *habitus*. *Affects* ? C'est un peu fort, un peu dévastateur, un peu « primitif » → le mot le plus intéressant si on lui restitue son être grec (et non français), c'est *to pathos* = ce qu'on éprouve, par opposition à ce qu'on fait ; et aussi par opposition à *hè pathè* : état passif. → *to pathos* : au neutre : à la fois actif et affecté : retiré du vouloir-agir mais non de la « passion » → je ne crois pas forcer le mot ; en philosophie : *ta pathè* = les événements, les changements qui se produisent dans les choses → *to pathos* : champ moiré du corps, en tant qu'il change, traverse des changements⁵.

Je suppose que Barthes a dû consulter le *Dictionnaire grec-français* d'Anatole Bailly, dont la première édition apparaît en 1894, pour récupérer « l'être grec » du mot *pathos*. Selon Bailly, *παθος* signifie « ce qu'on éprouve, *p. opp.* à ce qu'on fait, *c. à. d.* tout ce qui affecte le corps où l'âme, en bien ou en mal, surt. en mal »⁶, mais de cette définition générale qui se précise par la suite en trois volets, Barthes ne retient que l'usage abstrait du nominatif singulier *to pathos*, « ce qu'on éprouve, par opposition à ce qu'on fait », et l'usage philosophique (mais aussi logique et scientifique) du nominatif pluriel, *ta pathè*, « les événements ou les changements qui se produisent dans les choses »⁷. Il laisse de côté le sens qui allait nourrir l'usage du mot en français : « état de l'âme agitée par des circonstances extérieures, disposition morale », ainsi que son acception rhétorique⁸. C'est dire

⁴ *Ibidem*, p. 111.

⁵ *Ibidem*, p. 107.

⁶ Cf. l'entrée *παθος* (p. 1437) dans l'édition de 1935 du *Dictionnaire grec-français* d'Anatole Bailly, disponible en ligne sur www.lexilogos.com.

⁷ *Ibidem*.

⁸ Barthes s'occupe pourtant de l'acception rhétorique du mot *pathos* dans un texte qui date de décembre 1970, intitulé « L'ancienne rhétorique. Aide-mémoire » (repris dans Roland Barthes, *Œuvres complètes, III. Livres, textes, entretiens 1968–1971*, nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, pp. 527-601). Il désigne ici par *pathè* les affects ou les passions de celui qui écoute le discours d'un orateur. Il donne l'exemple de la colère, tout en ajoutant que ces passions sont à prendre « dans leur banalité » : « la colère, c'est ce que tout le monde pense de la colère, la passion n'est jamais que ce que l'on en dit : de l'intertextuel pur, de la "citation" ». Cela revient à dire que « les passions sont des morceaux de langage tout faits, que

que Barthes divise ici l'émotion⁹ en deux, et nous fait remarquer sa capacité transformative : d'une part, les affects pris « dans leur banalité », autrement dit l'émotif, d'autre part, « l'affecté-actif », autrement dit la mise en mouvement des choses, qu'il n'ira pas chercher « du côté des méta-discours (-logies) mais du côté [...] d'une philo-écriture : celle de Nietzsche »¹⁰, et des lectures qu'en proposent des auteurs tels que Maurice Blanchot¹¹ ou Gilles Deleuze¹², fascinés (comme lui) par la phrase inaugurale sur la « volonté de puissance » comprise par Nietzsche en tant que *pathos* : « La volonté de puissance n'est pas un être ni un devenir, c'est un *pathos* »¹³.

Ouvrant la boîte des étymologies et des interprétations originales (Blanchot et Deleuze à propos du thème nietzschéen du *pathos*), Barthes forge ici un concept qui lui permet d'opérer un déplacement important dans la dynamique du neutre : il passe d'une approche linguistique où le neutre nomme « une création structurale qui défait, annule ou contrarie le binarisme implacable du paradigme, par le recours à un troisième terme → le *tertium* »¹⁴, à une approche plutôt

l'orateur doit simplement bien connaître ; d'où l'idée d'une *grille des passions*, non comme une collection d'essences mais comme un assemblage d'opinions » (p. 584).

⁹ Un an plus tard, Barthes revient sur la question du *pathos* dans le cours consacré à *La préparation du roman* pour penser à l'aide de ce mot la relation entre le haïku et l'affect. Il rappelle en début de la séance du 3 février 1979 à quel point ce mot, « francisé d'une façon extrêmement péjorative », peut manquer de clarté. Il fait alors ces précisions quant à son usage : « Il va de soi que j'emploie ce mot sans connotation particulière, surtout dépréciative. Je l'emploie au sens grec (d'ailleurs souvent repris par Nietzsche) : tout ce qui est dits de l'ordre de l'affect ; on ne peut pas dire de la passion, bien que ce soit le sens étymologique de *pathos*, *pathe* au pluriel, ce qu'on subit, ce par quoi on est affecté, disons l'affect [...] on pourrait dire aussi l'Émotion, mais l'émotion est un mot très fort en français, j'aimerais mieux dire Émoi, qui fait toutefois un peu vieillot, romance, émoi amoureux, après tout c'est peut-être ça, je dirais ému, l'*Ému*, en faisant de "ému" un substantif, la catégorie de l'ému » (Roland Barthes, *La préparation du roman. Cours au Collège de France, 1978-79 et 1979-80*, texte annoté par Natalie Léger et Éric Marty, Paris, Seuil, 2015, pp. 124-125). Quelques pages plus loin, au cours de la même séance, il fera cependant de l'affect un synonyme parfait de l'émotion : « l'affect, autrement dit l'émotion » (p. 137).

¹⁰ Roland Barthes, *Le Neutre*, p. 111.

¹¹ Maurice Blanchot « Nietzsche et l'écriture fragmentaire », in *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 241 : « Or, qu'est-ce que la Volonté de Puissance ? "Ni un être, ni un devenir, mais un *pathos*" : la passion de la différence » (cité également par Barthes).

¹² Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie* [1962], Paris, PUF, 1997, p. 70 : « La volonté de puissance se manifeste comme le pouvoir d'être affecté, comme le pouvoir déterminé de la force d'être elle-même affecté. [...] le pouvoir d'être affecté ne signifie pas nécessairement passivité, mais *affectivité*, sensibilité, sensation ». Barthes cite également cette remarque de Deleuze, tout en remplaçant le mot « sensation » par « sentiment » : « ce pouvoir d'être affecté ne signifie pas nécessairement passivité mais *affectivité*, sensibilité, sentiment (Nietzsche a d'abord parlé de *sentiment de puissance*). Puissance : d'abord comme affaire de sentiment et de sensibilité, non comme affaire de volonté. Volonté de puissance : la forme affective primitive » (Roland Barthes, *Le Neutre*, pp. 111-112).

¹³ Apud Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, p. 71.

¹⁴ Roland Barthes, *Le Neutre*, p. 31.

phénoménologique (au sens élargi du terme), où le neutre nomme une double « passion », celle de « la différence qui sépare le vouloir-vivre du vouloir-saisir »¹⁵ et celle de « la différence qui sépare ce vouloir-vivre [...] de la vitalité »¹⁶.

Il y a une vitalité du Neutre, et cette vitalité n'est pas ordinaire, mais « désespérée ». Barthes l'évoque d'ailleurs à différents moments du cours : d'abord dans l'argument, où il fait de la « protestation » la forme essentielle du Neutre, tout en renvoyant au poème de Pier Paolo Pasolini intitulé *Une vitalité désespérée*¹⁷; ensuite, dans le supplément de la séance du 4 mars 1978, que Barthes ouvre avec la lecture en italien de ce poème¹⁸, puis dans le développement de plusieurs séquences du cours : « Images du Neutre »¹⁹, « L'actif du Neutre »²⁰, « Oscillation »²¹, « La retraite »²².

Dans « Images du Neutre », figure qui précède « La colère », Barthes cite Pasolini après avoir tracé brièvement une histoire du Neutre faite de mauvaises images : images de l'échec, de l'impuissance, de l'indifférence, non pas à rejeter mais à déjouer :

Nous n'avons pas à prendre parti contre cette image. [...] Ce qu'on peut faire, c'est dériver en déplaçant le paradigme. → À la « virilité », ou à la carence de virilité, je substituerai volontiers la vitalité. Il y a une vitalité du Neutre : le Neutre joue sur l'arête du rasoir : dans le vouloir-vivre, mais hors du vouloir-saisir → je pense à la fin du poème de Pasolini déjà cité (*Poesia in forma di rosa*, Garzanti, 1964), chapitre V, IV :

« Mon Dieu, mais alors qu'est-ce que vous avez à votre actif ?

— Moi ? (*Un bégaiement informe, je n'ai pas pris mon optalidon, voix tremblante de gosse malade.*) Moi ? Une vitalité désespérée. »

(« Dio moi, ma allora, cos'ha lei all'attivo ?

— Io ? — (*Un balbetio nefando, non ho presso l'optalidon, mi trema la voce di ragazzo malato.*)
Io ? Una disperata vitalità. »)²³

¹⁵ « Je quitte le vouloir-saisir, j'aménage le vouloir-vivre », dit-il parlant du Neutre comme objet du cours (cf. *Ibidem*, p. 39).

¹⁶ *Ibidem*, pp. 39-40.

¹⁷ *Ibidem*, p. 40. Bien des années plus tard, ce poème de Pasolini connaît une traduction partielle en français (cf. *Poésies 1943-1970*. Traduit par Nathalie Castagné, René de Ceccatty, José Guidi, Jean Charles Vegliante, Paris, Gallimard, 1990, p. 621).

¹⁸ *Ibidem*, p. 61, note 1.

¹⁹ *Ibidem*, p. 106.

²⁰ *Ibidem*, pp. 116-117.

²¹ *Ibidem*, p. 174.

²² *Ibidem*, p. 192.

²³ *Ibidem*, p. 106.

On peut penser en lisant ce fragment aux conditions dans lesquelles s'affirme la vitalité « désespérée » du Neutre : conditions extrêmes de la langue, d'une part, si l'on pense à la force d'attraction qui s'exerce dans ce couple de paronymes où la « vitalité » doit se confronter à la « virilité » moins pour se substituer à elle que pour affiner les sens, les différences, les nuances ; conditions extrêmes du corps, d'autre part, si l'on pense à ce que le *pathos* (« bégalement informe », « voix tremblante de gosse malade ») restitue ici : une connaissance de la vie.

On comprend alors que Barthes invente le terme de « patho-logie » pour parler non pas d'un *pathos* dépourvu des attributs du tragique, du pathétique, de l'emphatique, ni d'une colère *ordinaire*, c'est-à-dire d'une disposition psychique ou d'un trait de caractère, que Claude Galien avait rangé dans la classe des « affects chauds », et René Descartes parmi les « passions composites » (dans *Passions de l'âme* la colère est située quelque part entre la haine et l'indignation). Il invente le terme de « patho-logie » pour parler d'une colère *spécifique*, une colère-valeur, une colère-évaluation : la « vitalité désespérée » du Neutre et son activité « ardente, brûlante »²⁴.

On comprend aussi que Barthes a besoin de diviser la colère en deux pour faire place à une question d'éthique (le Neutre comme mode de vie), où la colère n'est pas le trait d'un caractère, mais, pour le dire avec les mots de Marielle Macé, « l'engagement d'un rapport au réel, qui est aussi un engagement *pour* le réel »²⁵. Barthes pensera cette question tantôt sur le mode d'une critique des émotions collectives, tantôt sur le mode d'une poétique de « l'émoi du moi »²⁶.

La colère comme soin

Après avoir dépouillé le *pathos* de son être français, Barthes évoque différentes formes de colère, tenues ici ensemble par le fait qu'en chacune le sujet en colère fusionne avec l'objet de sa colère, il ne fait qu'un avec sa colère, il est collé à elle, inscrit dans le présent de son emportement (emporté par la colère, le sujet coléreux peut aller jusqu'à sa perte). Ce sont des colères vives et profondes, que Barthes situe aussitôt à l'opposé du Neutre :

Mythologiquement, le Neutre est associé à un « état » (*pathos*) faible, non marqué. Il se détache, se distance par rapport à tout état fort, marqué, emphatique (qui est, par là, du côté de la « virilité ») → on peut donner un exemple d'état fort de *pathos* marqué *la colère* : fonctionne bien comme anti-Neutre. Je connais trois « version » de la colère :

²⁴ *Ibidem*, p. 32 : « Le Neutre – mon Neutre – peut renvoyer à des états intenses, forts, inouïs. “Déjouer le paradigme” est une activité ardente, brûlante ».

²⁵ Marielle Macé, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016, p. 301.

²⁶ Pour un développement de cette idée, je renvoie à Georges Didi-Huberman, *Peuples en larmes, peuples en armes. L'œil de l'histoire*, 6, Paris, Minuit, 2017, notamment le chapitre intitulé « Oscillations du chagrin », pp. 77-168.

1) La colère comme fuite. Je renvoie ici à la *Théorie des émotions* de Sartre [...]. Cf. l'évanouissement. La colère est en effet une espèce d'évanouissement, une perte de conscience, donc de responsabilité, dans l'excès. Il serait d'ailleurs curieux de dresser la carte de nos colères : la colère comme pathème (*to pathèma* : l'événement qui affecte) : quels sont nos « pathèmes » ? (Pour moi, qui ai peu de colères, sans doute par peur des effets de retour, de la culpabilité qui s'ensuit inmanquablement, un pathème probable : l'attente → colères de café, de restaurant. Pourquoi ? Sans doute : humiliation, fantasme « royal » : « me faire attendre, moi ! » : refus de la situation transférentielle : attendre = s'en remettre passivement à un pouvoir, à une maîtrise : « à discrétion » : médecins, dentistes, banques, aéroports, professeurs ?)

2) La colère comme hygiène. Idée tout à fait courante, endoxale : l'accès de colère comme une saignée qui fait du bien → sortie inéluctable, naturelle d'humeur (mot physique). Bacon : « Vouloir étouffer en soi toute semence de colère n'est qu'une fanfaronnade de stoïcien » → d'où une morale de la mesure : contrôler sa colère, et surtout sa durée, sa fin. Bacon : s'abstenir de toute expression trop dure, de toute personnalité trop piquante ; se garder de révéler un secret par un mouvement de colère → idée de la colère utile : contrôler l'apparence du non contrôle, théâtraliser sa colère, la manipuler comme élément d'une épreuve de force. Et surtout : savoir y mettre fin : sagesse édictée par l'Écriture (citée par Bacon) : « Mettez-vous en colère, mais gardez-vous de pécher ; que le soleil ne se couche pas sur votre colère ».

3) La colère comme feu. Je pense ici à la très belle conception, mystique et cosmogonique, de Boehme. Boehme, à propos du monde et même de Dieu (en tant que père jaloux), emploie souvent les mots : *böse, grimmig* [...] ; or ce n'est pas dans son esprit, à proprement parler, mal, méchant, mauvais → cela renvoie à une énergie (à un désir) = ardeur irritée et inquiète ; quelque chose de proche de *colère, fureur, courroux* = *ira, orgè* = feu dévorant (d'où le courroux de Dieu, comme feu qui tombe sur les hommes) : c'est le paradoxe de l'eau ignée, de l'eau-feu : le feu dans les veines : qualité de l'eau régale [...] ou vitriol [...] ²⁷.

À la lecture de ce fragment, on peut très vite remarquer que Barthes ne dit rien explicitement de l'autre colère, celle qui convient au Neutre. Il y en a pourtant une, car le Neutre proteste, il s'élève contre toute forme de pensée ou de parole binaire. Barthes parle d'ailleurs dès les préliminaires du cours de sa violence paradoxale : « comme objet, le Neutre est suspension de la violence ; comme désir, il est violence. Tout le long de ce cours, il faudra donc entendre qu'il y a une violence du Neutre, mais que cette violence est inexprimable ; qu'il y a une passion du Neutre, mais que cette passion n'est pas celle d'un vouloir-saisir »²⁸. Et deux pages plus loin : « sa forme essentielle est en définitive une protestation »²⁹. On pourrait alors aller chercher au cœur même de cette séquence la colère spécifique du

²⁷ Roland Barthes, *Le Neutre*, pp. 107-108.

²⁸ *Ibidem*, p. 38.

²⁹ *Ibidem*, p. 40.

Neutre, qui n'est pas nommée, ni thématisée dans le texte, mais indiquée – c'est mon hypothèse – à la manière d'une « figure »³⁰.

Les trois colères que Barthes décrit ici (la colère-fuite, la colère-hygiène, la colère-feu) traduisent toutes sur un mode passionnel le rejet d'une situation considéré par un sujet quelconque (homme ou dieu) comme intolérable. Ce n'est pourtant pas le genre de colère qui intéresse Barthes, car trop « marquée », trop « virile », trop « emphatique », trop « morale », et le Neutre, même quand « il est violence », se tient dans l'inexprimable de sa violence, c'est-à-dire dans l'irréductible à une forme d'expression, du fait de son intensité, justement (la « vitalité désespérée » du Neutre étant donnée à comprendre en ce sens intensif). Mais ce qui devient vraiment intéressant dans ce fragment, c'est la voie de détour emprunté par Barthes pour parler de ses propres colères : il loge dans une parenthèse qui prolonge la description de la première version de colère des aveux quant à cet affect destructeur. Il fait ici un exercice de nuance, stimule les intensités : il dit avoir « peu de colères », ce qui revient à en avoir cependant quelques-unes, et donne comme exemple d'événement qui l'affecte l'attente (dans un café, un restaurant, un aéroport, à la banque, chez le dentiste, etc.) avec tout ce qu'elle a d'humiliant pour lui. Cette humiliation, convertie aussitôt en crise d'orgueil, a tout pour éclater en accès de colère. Mais Barthes déplace ici sa colère, il en fait un usage non pas destructif, mais constructif. Comment ? Par une pensée tactique, une sorte de calcul, un jugement qui lui permet de mesurer les inconvénients et les avantages, donc d'évaluer, de valoriser, de se positionner. Il organise autrement dit sa colère : il anticipe les représailles, l'effet boomerang, la culpabilité inévitable, finit par renverser le rapport de forces : à la force « au premier degré (arrogante) »³¹ il oppose la force paradoxale d'une faiblesse apparente, l'esquive, la retenue. Cette force définit chez lui le sujet neutre, un sujet qui « pourrait assister aux effets de sa force »³².

Opposant son « peu de colères » aux colères du monde, confrontant autrement dit l'intensité qui lui est propre avec les intensités extérieures, il fait apparaître des nuances, cherche à définir avec le plus de justesse possible les états d'une réalité complexe, allant jusque dans son opacité et sa contradiction. On comprend alors que le conflit ainsi créé ne sert pas à vaincre ou à dominer mais à manifester, à faire connaître une cause, la cause du Neutre, précisément. Le Neutre revêt chez lui cette importance toute nouvelle. Il « n'abolit pas l'affect mais seulement le

³⁰ « Figure » au sens indiqué par Barthes dans les préliminaires du cours : « allusion rhétorique (= un morceau cerné de discours, repérable puisqu'intitulable) + un visage qui a un « air », une « expression » : fragment non pas sur le Neutre, mais dans lequel, plus vaguement, il y a du Neutre, un peu comme ces dessins-rébus où il faut chercher la figure du chasseur, du lapin, etc. » (*Ibidem*, p. 35).

³¹ *Ibidem*, p. 119.

³² *Ibidem*, p. 120.

conduit, en règle les “manifestations” »³³. Et il le fait selon une pédagogie de la nuance qui va rarement sans colère, sans déploration, sans réclamation d’un mode d’emploi de la vie : « Ce que je cherche dans la préparation du cours, c’est une introduction au vivre, dit Barthes, un guide de vie (projet éthique) : je veux vivre selon la nuance. Or il y a une maîtresse des nuances, la littérature : essayer de vivre selon les nuances que m’apprend la littérature »³⁴.

Ce qu’il y a à retenir de cette colère de Barthes, c’est qu’elle n’est pas esthétisante, mais qu’elle se désigne comme vigilance, comme attention à ce qui pourrait mener aujourd’hui le jeu du gouvernement de soi et des autres. Résolution naturellement provocatrice si l’on pense à ce qu’elle restitue : une multiplication des colères qui « sont en quelque sorte des *soins*, qui réclament qu’on fasse attention à des vies »³⁵.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES, Roland, « L’ancienne rhétorique. Aide-mémoire », in *Œuvres complètes, III. Livres, textes, entretiens 1968–1971*. Nouvelle édition revue, corrigée et présentée par Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, pp. 527-601.
- BARTHES, Roland, *Le Neutre. Cours au Collège de France (1977–1978)*. Texte établi, annoté et présenté par Thomas Clerc, Paris, Seuil IMEC, 2002.
- BARTHES, Roland, *La préparation du roman. Cours au Collège de France, 1978–1979 et 1979–1980*. Édité par Natalie Léger et Éric Marty, Paris, Seuil, 2015.
- BLANCHOT, Maurice, *L’Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969.
- DELEUZE, Gilles, *Nietzsche et la philosophie* [1962], Paris, PUF, 1997.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *Peuples en larmes, peuples en armes. L’œil de l’histoire, 6*, Paris, Minuit, 2017.
- MACE, Marielle, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.
- MACE, Marielle, « Une colère par amour de la vie », *Revue Europe*, mai 2018, 1069, numéro spécial « Georges Didi-Huberman », pp. 108-116.
- PACHET, Pierre (dir.), *La colère. Instrument des puissants, arme des faibles*, Paris, Autrement, 1997.
- SLOTERDIJK, Peter, *Colère et temps*. Traduit par Olivier Mannoni, Paris, Libella-Maren Sell, 2007.

³³ *Ibidem*, p. 249.

³⁴ *Ibidem*, p. 37.

³⁵ Cf. Marielle Macé, « Une colère par amour de la vie », *Revue Europe*, mai 2018, 1069, numéro spécial « Georges Didi-Huberman », p. 110.

HOW DOES THE NEUTRAL ACTIVATE ANGER?

(Abstract)

Anger is one of the figures that instantiate the category of the Neutral, as described in the lecture course offered by Roland Barthes at Collège de France in 1977–1978. At a first glance, relating a concept that has emerged from structural linguistics with a fundamental affect (not only from a psychological perspective but also from a cultural one) may seem a surprising approach. This surprising connection makes precisely the object of my interest here, especially because of its outcomes: firstly, it introduces the Neutral in the vocabulary of affects, and secondly, it places a special emphasis on the transformative capacity of affects. An analytic reading of the figure of anger allows me to investigate, within the framework of this article, the way in which Barthes divides the affect, oscillating between anger as a psychological phenomenon and anger as a value, or an evaluation. Thus, he initiates the thinking of an ethical problem: the Neutral becomes a life guide, a principle to live by, a (desirable) lifestyle, and not only a discourse operator.

Keywords: Barthes, the Neutral, *pathos*, anger, attention.

CUM ACTIVEAZĂ NEUTRUL FURIA?

(Rezumat)

Printre figurile care declină categoria Neutruului în cursul pe care Roland Barthes îl susține la Collège de France în 1977–1978 regăsim și „furia”. Această apropiere între o categorie a lingvisticii structurale la bază și o emoție fundamentală nu doar din perspectivă psihologică, ci și culturală, ne poate surprinde. Ea mă interesează aici tocmai prin efectele pe care le produce: pe de o parte, introduce neutru în vocabularul afectelor, pe de altă parte, valorizează capacitatea transformativă a emoțiilor. O lectură analitică a figurii furiei îmi permite în acest articol să observ modul în care Barthes divide emoția, oscilând între furia ca fenomen psihic și furia ca valoare, ca evaluare. El face astfel loc unei probleme de natură etică: neutru devine un ghid de viață, un mod de a trăi, un stil (dezirabil) de viață, nu doar un operator de discurs.

Cuvinte-cheie: Barthes, neutru, *pathos*, furie, atenție.